

Livres

Paul Touhn and Wilfrid Lemoine

Number 14, Spring 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26434ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Touhn, P. & Lemoine, W. (1959). Review of [Livres]. *Vie des arts*, (14), 26–28.

EN MARGE DE L'ORDRE GREC

C'EST un album splendide, le plus beau en date, que celui de cet Ordre grec. Les photos en sont de Serge Moulinier, et l'essai sur le temple dorique de François Cali, (Arthaud, collection les Imaginaires). Son objet est de faire croire, comme le croyait Platon, que le monde dorien fut le seul vraiment grec. Si l'on veut ! le dorique réalise plus parfaitement, plus justement l'art grec que le corinthien et l'ionique, mais peut-on l'isoler ? C'est le défaut inhérent aux ouvrages dont la spécialisation est de trop prouver que de ne rien prouver. On imagine un autre album, avec d'autres photos, un autre essai, sur le monde corinthien et ionique. Chacun de ces deux "ordres" ne sont pas négligeables et complètent l'art grec. Mais rendons à cet ouvrage les honneurs qu'il mérite. Inclignons-nous devant de si belles images. C'est la première fois qu'on met au point ce qui n'a toujours été qu'ébauché, car si les photos illustrent les textes de la grande littérature grecque, ceux-ci illustrent aussi les photos. Quant à l'essai sur le temple dorique, il souffre assez de ce que Les voix du silence et le Musée imaginaire de Malraux ont mis à la mode : métaphores trop fiévreuses, symboles forcés, abus de synthèses souvent laborieuses, paradoxes pleins d'attrait mais qu'un fait, une date, une précision, une dernière découverte font s'effondrer. L'histoire de l'Art n'est plus qu'une histoire des histoires de l'Art. Et ces parallélismes versent hélas ! dans un jargon gratuit. La critique ne "rend" ni le sourire de la Joconde, ni la méditation sur Chartres l'esprit du plus ancien de ses clochers. Ainsi, les trop belles phrases de François Cali, qui ne mettent pas en doute son talent de critique, mettent en jeu la clarté de sa critique. Contrairement à son essai, un temple dorique se laisse comprendre dès qu'il paraît. Néanmoins, François Cali sait motiver son impression du Beau grec, car, disait Socrate, s'il est bien des merveilles en ce monde, il n'en est pas de plus grandes que

l'homme. L'Ordre grec est celui de l'homme même. Mêmes proportions, mêmes symétries.

L'auteur de l'essai se demande si les Doriens conquérants de la Crète ont pris aux Crétois ce que ceux-ci auraient empruntés à l'Égypte... La conjecture, cette fois, est ambiguë. François Cali ne sait-il pas, pour être allé à Knossos, que l'écriture crétoise est antérieure à l'égyptienne. L'écriture, si elle ne prouve pas toute une civilisation prouve néanmoins qu'une civilisation qui a une écriture est plus "avancée" que celle qui n'en a pas. D'ailleurs, la Crète est sur le point de bouleverser toutes nos notions artistiques, quant à son rôle, comme foyer civilisateur. Malraux se trompait en affirmant que la Grèce avait inventé le sourire. La Crète, qui alors n'était pas la Grèce avait déjà des statues souriantes, qui seront exportées à Mycènes et à Corinthe. Mais là où cet album nous en apprend, c'est lorsqu'on y lit que le Parthénon constituait, dans l'ordre dorique, une exception. « Construit dix ans avant le Théseion, avec le même matériau, le marbre pentélique, avec les mêmes principes, le Parthénon n'est pas le chef-d'oeuvre de l'architecture dorique mais sa plus parfaite exception. Sur son exemple toujours cité, on a beaucoup exagéré l'importance des sculptures dans les temples; or, il est le seul à offrir sur ses quatre faces une file ininterrompue de métopes sculptées, mais son péristyle était bien trop étroit pour qu'on puisse lire aisément à l'intérieur sa frise; elle n'était là que pour le plaisir d'orner ».

Cette exception qu'est le Parthénon nous laisse entrevoir la part ionique qui revient au plus beau des temples doriens. De l'aveu même de Périclès, il s'agissait, par le Parthénon, d'ioniser les Athéniens.

Le spécialiste de l'art grec sera enchanté de pouvoir vérifier ce qui composait l'harmonie doriennne, avec sa liturgie des chiffres, et toujours, comme principe premier, le corps de l'homme

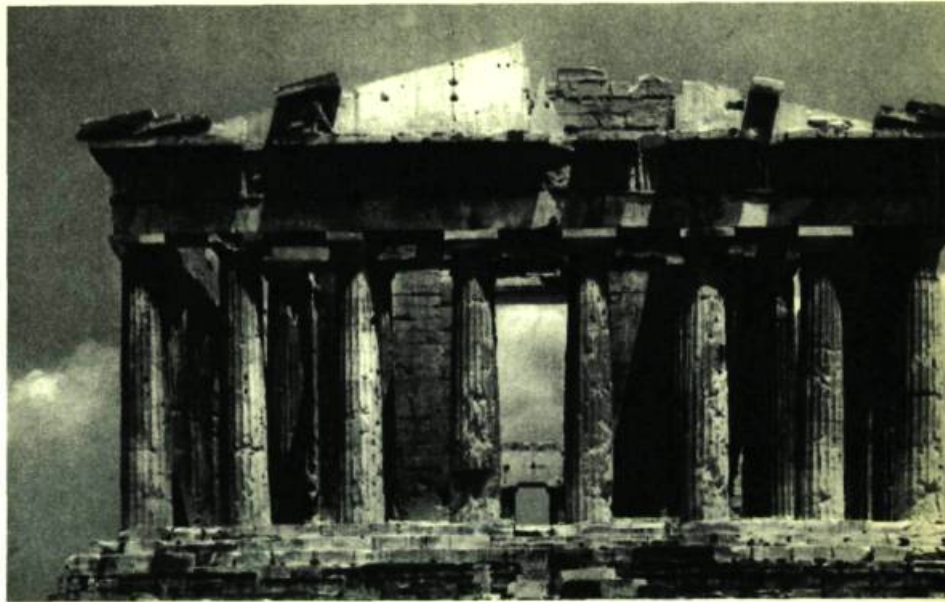


LES HEURES DE MAJESTÉ :

Le Parthénon à Midi

choisi comme mesure « afin que s'accouplant au passé, l'avenir prenne corps » comme la formule l'inscription gravée au palais de Priam. Cet album s'adresse donc à tous ceux pour qui le monde grec fut tout, ayant été un instant de perfection. Des extraits "formidables" de classiques grecs nous donneront aussi l'une des clés du mystère de cet art qui fit du visible le reflet de l'invisible.

Paul TOUPIN



L'ENFANT DU DÉSASTRE

TANGUY

L'ENFANCE de *Tanguy*⁽¹⁾ est une tragédie de l'horreur qui se déroule dans le monde fermé de la torture et de l'aviilissement. Tanguy, enfant, reçoit par accident toutes les blessures que les adultes en folie s'infligent les uns les autres; le massacre excessif déborde les cadres du combat et fait de l'enfant la victime totalement innocente. Tanguy, livre révoltant où l'on retrouve les actes les plus honteux de notre époque, est aussi le livre du désespoir, car il blesse puis il tourne et retourne le fer dans la plaie.

Pourtant, il y a là une vague d'air pur. Tanguy nous est raconté sans cri. L'auteur ne veut pas propager la haine, même s'il a décidé de nous communiquer les grands moments d'une histoire ahurissante. Il ne se veut pas, malgré tout, justicier, réformateur ou philosophe. Il se contente d'écrire son livre comme on rédige un document. Il lui donne une forme précise et la netteté de son écriture correspond à la tranchante exactitude des événements relatés. Del Castillo, qui fut lui-même Tanguy, semble incapable de haine. Ou peut-être en a-t-il peur, lui qui en a tant souffert. On sent aussi qu'il voudrait aimer, qu'il aime peut-être. On voit déjà que si, un jour il s'engage,

ce sera dans l'amour. Mais comment pourra-t-il aimer, lui à qui la terreur seule fut enseignée ? Il y aura là une autre tragédie que laisse pressentir la vérité toute nue, et qui brûle, de son premier livre.

SON CRI

Le deuxième livre de Michel del Castillo est un cri. Un jeune nain, monstre édenté et bossu, raconte sa vie de complète frustration et son abandon à la méchanceté qui en résulte. Ses gestes les plus ignobles sont exactement l'envers des actes d'amour que personne ne lui permet de poser. Au creux de son désespoir, il n'aime qu'une guitare dont il apprend à jouer; c'est la seule qui répond à ses élans, qui chante et qui pleure avec lui. Elle devient son âme et sa femme. Quand la foule haineuse la mettra au pilori, le monstre n'aura plus qu'à mourir.

Après *Tanguy*, qui relatait sans commentaire la cruauté excessive, *la Guitare*⁽²⁾ crie le désespoir du monstre que peut devenir l'homme traqué par la haine sans limite. C'est un beau livre, digne de Tanguy, et qui sur le plan psychologique, le prolonge.

SA TENTATION

Torture, haine, terreur. Pourtant, Tanguy nous a appris l'amour, indirecte-

ment, en nous décrivant les effets de son absence; pourtant, la Guitare est un éloquent cri de désespoir devant l'amour de moins en moins possible. Arrive *le Colleur d'Affiches*⁽³⁾, un jeune madrilène de la Zone, au moment de la révolution: « Olny était jeune et plein d'amour. Son coeur n'était pas fait pour la révolte. Mais que faire d'autre, sinon se révolter lorsque, jour après jour, l'on s'efforce de nous enfoncer un peu plus dans le malheur ? Lorsqu'on ne nous laisse même pas le droit de vivre ? » La trompette du carnage retentit; elle annonce la révolution et commence le massacre des hommes de bonne foi. Del Castillo, fidèle à l'équilibre lucide de *Tanguy* et de *la Guitare*, sait que les justes n'arbovent pas tous le même drapeau. Dans ce troisième roman du très jeune auteur on retrouve encore et même plus approfondie, la certitude qu'il n'existe pas de camp essentiellement bon ou essentiellement mauvais. Les bons comme les mauvais, il les trouve des deux côtés de la ligne de feu, avec les exploités, les démagogues et les victimes. Voyez la noblesse du père, vieil aristocrate de *l'intelligentsia* catholique; voyez son fils marxiste, héroïque et noble lui aussi. Assister à leur dialogue,

1, 2 et 3 sont publiés par Julliard, à Paris.

c'est déjà mieux comprendre l'acte de révolution. Car l'auteur, dans son dernier roman, s'il continue la fidèle description d'un événement réel, y ajoute un intérêt nouveau, celui d'une inquiétude intellectuelle et religieuse. Mais il reste pur, il résiste à l'engagement parce qu'il n'a pas encore trouvé « cette culture qui pourrait vaincre les flammes, les bombes et la mort. »

SON REFUS

A ce moment de son oeuvre, il est clair que la préoccupation première de Michel del Castillo est encore « la souffrance et l'aliénation de l'homme par l'homme. » Il est convaincu que la solution de ce problème est ailleurs que dans un programme politique, quel qu'il soit, et il ajoute, tel un Camus rajeuni : «... s'il faut absolument verser du sang pour faire l'Histoire, j'aime mieux laisser à d'autres le soin de le faire. »

Il a vu le terrible débit de sang et de chair grillée qu'exigent les idéologies politiques. Il en a souffert en sa chair et en son esprit. Il dit non aux paroles d'assassinat qui ébranlent notre

monde. Il pense à l'homme que les idéologies asservissent et c'est à l'homme qu'il tend la main. Mais lui sera-t-il possible de tenir longtemps, de demeurer juste quand tant d'hommes de bonne foi veulent l'entraîner dans leurs tourbillons criminels de croisade et de libération ? Ou se réfugiera-t-il dans le mythe ?

Il affirme ne s'être pas converti, mais il avoue un besoin déchirant de Dieu. Il est difficile d'être juste, c'est-à-dire seul, au milieu de tous ces millions d'êtres hypnotisés par l'acte de tuer pour la bonne cause ! Il est difficile de vivre et de penser seul quand les dieux se font aguichants derrière leur faucille ou leur croix. Le malheur veut que si les dieux sont bons, les hommes qui les utilisent peuvent être criminels. Et Tanguy s'en souvient. Tanguy sait que la bonne foi ne peut plus excuser le crime.

L'ÉCRIVAIN

Michel del Castillo ne cherche ni à renouveler le roman, ni à élaborer un nouvel humanisme. Il est un écrivain

concis, étonnamment sobre pour son âge, et cela malgré les problèmes aigus qui le préoccupent. Il réussit à nous communiquer son expérience en profondeur, avec la sincérité de l'enfant qu'il était hier encore et le surprenant équilibre intellectuel de l'écrivain qu'il est déjà. En somme, il dit bien ce que, je crois, il lui est impossible de taire.

Son expérience unique éclaire notre monde fanatisé d'une lumière inattendue où la difficile, la désespérante réalité se retrouve tout à coup humaine, baignée de lucidité, soutenue d'amour et de justice. Peut-être sans le savoir, del Castillo est-il en train de nous rendre l'idée de l'homme, déchirée et presque anéantie par les idéologies qui se veulent définitives ?

Je ne suis pas loin de croire que la conjonction de son expérience, de son intelligence et de ses désirs a déjà fait éclater chez lui l'intuition quasi prophétique d'une attitude salvatrice.

Pour toutes ces raisons, je crois que Michel del Castillo vient d'entreprendre une oeuvre très importante.

Wilfrid LEMOINE

SPECTACLES

MADemoISELLE JULIE

DEPUIS plusieurs années Jean Coutu était fasciné par cette oeuvre de Strindberg. Il la sentait, la voyait, la vivait. Cette lente gestation a porté ses fruits et nous a valu récemment un spectacle d'une rare qualité dramatique.

Le cadre d'une chronique ne permet guère d'analyser une pièce aussi dense, ni les motifs qui l'ont fait naître. *Mademoiselle Julie* eut et a encore ses détracteurs. Non sans raisons. C'est que le moindre des écueils que présentent texte et situation conduit facilement les interprètes à sombrer dans un complexe mélodramatique que l'auteur avait sagement évité.

Il ne faut rien moins que des acteurs aussi sensibles que subtils pour rendre avec une rigoureuse mesure, l'intensité

des aspirations secrètes des personnages de Strindberg. Dyne Mouso, Colette Courtois, Jean Coutu l'ont parfaitement compris et leur interprétation mérite des éloges.

Jean Coutu notamment nous a agréablement surpris. Certes, nous savions qu'il valait mieux que ce qu'il nous offre souvent dans certaines *continuités* télévisées; nous savions aussi son désir de consacrer à *Mademoiselle Julie* le meilleur de lui-même. Nous ne pensions pas qu'il put atteindre à cette sobriété qu'exige le rôle du "valet". Sa mise en scène dans un décor de Jacques Peltier rejoignait la conception du "Cartel" : servir l'oeuvre dans l'humilité; cette fois, on peut l'affirmer, Strindberg l'a été, religieusement.

E. MacFARLANE



Dyne Mouso (Julie) et Jean Coutu (Jean) dans une scène de *MADemoISELLE JULIE*.